

PAPIER MÂCHÉ

1.

La tête appuyée sur la vitre sale du Métro, Osgard fixait sans expression le reflet de son visage.

Il l'avait regardé ce matin, dans le miroir de sa chambre, après s'être habillé et avoir rabattu ses cheveux auburn sur la gauche.

Ensuite, il avait regardé ses vêtements. C'était des vêtements à coupe plutôt simples. Ceux que tout le monde rêvait d'avoir. Ceux qui sont excessivement chers alors qu'ils sont unis et pourvus uniquement d'un minuscule petit logo brodé. Ses vêtements étaient toujours de marque, flambants neuf et sans un pli, sans une tâche.

Il se compara à un panneau publicitaire vierge, blanc, brut. Sans volonté et sans émotion. Sans la moindre expression de rébellion. Sur lequel ses parents épinglaient leurs ridicules idées et valeurs.

Osgard détestait ses valeurs.

Autant que ses vêtements.

Et autant que ses cheveux plaqués sur la gauche.

Il avait redressé ses lunettes noires sur son nez. Il était descendu dans la cuisine. Puis avant de partir, comme tous les matins, sa mère lui avait glissé une mèche de cheveux derrière l'oreille. Puis elle avait posé les deux mains sur ses épaules et l'avait embrassé sur le front.

Un geste qui aurait pu paraître maternelle, mais qui paraissait à Osgard, extrêmement impersonnel.

Osgard détestait ce geste.

Autant qu'il détestait la manière dont son père feignait de lire son journal, assis au bout de la table de la cuisine.

Et avant de sortir de l'appartement, Osgard s'était contenté d'afficher sur son visage un sourire plat.

Un sourire qui plaisait à ses parents, aux professeurs, aux « amis », et à tout le monde.

Un sourire de façade.

Un sourire, comme une pancarte publicitaire. Et en sortant dans la cage d'escaliers, il avait replacé sa mèche devant son oreille.

Le Métro ralentit, puis s'arrêta. Osgard, laissa sortir le flux pressé de crétins en costumes qui se ruaient vers la Défense.

Il éloigna sa figure du carreau pour descendre avant que les portes ne se ferment.

Il marcha vers la sortie, les mains dans les poches. Il écoutait les gens, les familles, les enfants, les couples qui riaient, discutaient, se chamaillaient. Ça semblait spontané, et non pas calculé comme à la maison.

À côté de lui, une mère pressa le pas, une petite fille passablement agitée pendue à son bras.

Elle trotta en souriant, son annulaire et son majeur gauche enfoncés dans sa bouche.

Osgard lui jeta un coup d'œil. Elle tourna la tête vers lui et lui adressa un sourire auquel il manquait quelques dents.

Il pensa à Léopoldine. Sa petite sœur de 6 ans était comme lui, un petit panneau publicitaire que tout le monde appréciait, cajolait pour leur propre plaisir en faisant semblant de se soucier de ce dont elle avait envie ou réellement besoin. Elle était un petit être divertissant et mignon, et lui un individu à propos duquel on pouvait discuter de l'éducation, la croissance, et se vanter de sa réussite scolaire.

Deux panneaux publicitaires.

Cependant, Léopoldine avait quelque chose de très différent de lui.

Comme Oscar, elle savait être docile et conforme à ce que tout le monde attendait d'elle, à la différence qu'elle était aussi espiègle et imprévisible.

Il y a un an, elle s'était prise d'une passion frénétique pour les gommettes. Devant sa mère et son père, elle se concentrait sur des collages précis et minutieux. Mais le soir, lorsqu'il regagnait sa chambre pour poser ses affaires, Oscar retrouvait parfois une gommette égarée sur ses fiches de révision, sur la couverture d'un de ses manuels ou un jouet oublié sur sa descente de lit. Cela lui donnait un prétexte pour lui rendre une visite dans sa chambre, lorsque les parents étaient installés devant la télévision. Il lui ramenait alors son jouet et lui racontait toutes les aventures que ce dernier avait vécu dans sa chambre.

Et c'était ça qui les rapprochait. Leur soif d'aventure, leur esprit trop contenu dans cette enveloppe couverte d'affiches de publicité collées avec soin par leurs parents.

Mais Oscar admirait sa petite sœur. Elle était plus forte que lui et elle, elle jouait avec sa « double personnalité » : être une petite fille parfaite et conforme devant ses parents et une petite fille normale avec son grand frère ou toute seule.

Et ça la faisait beaucoup rire.

Mais pas lui.

Lui il était enfermé dans ce cocon parfait et conforme, incassable, et il étouffait.

Oscar quitta la station à 7h39. Direction : le lycée Fénelon St Marie.

Un lycée pour classe aisée, avec des bâtiments ordinaires, des élèves pédants qui jouaient aux adultes, habillés comme lui sauf qu'eux ils semblaient fiers de les mettre tant ils les exhibaient. Fières de porter des vêtements sans âmes, unis, et vides. Ornés simplement d'un minuscule logo. Il avait aussi des professeurs narcissiques et fermés. Et un personnel en dépression nerveuse. (Direction : l'Enfer).

Il allait passer la même journée, assis au milieu de la classe, pour que personne ne le remarque, à écouter puisqu'il ne pouvait rien faire d'autre (écouter les babillages incessants de ses camarades, aussi fatigant qu'un Paris-Tombouctou en Vélib.), à afficher des sourires plats quand la sonnerie retentissait, à attendre que les autres sortent dans le chaos en faisant semblant de se précipiter, à s'efforcer de répéter les couplets monotones de son dernier week-end, et à resservir sans relâche son sourire tout préparé.

Il accélérera et sortit de la gare.

2.

Oscard secoua ses cheveux mouillés qui dégouttaient sur son nez. Il ouvrit la porte et se débarrassa de ses affaires trempées qu'il suspendit dans l'entrée. Il salua et aida sa famille à dresser le couvert.

Il posa quatre verres sur la table de la cuisine. Oscard n'aimait pas le bruit de la vaisselle qui tintait, celui des couverts qui s'entrechoquaient, le bruit de fond de la radio agrémenté des commentaires de son père qui tournait la vinaigrette et les soupirs d'approbation de sa mère qui dégouttait la salade.

Oscard détestait les fins de soirées en famille.

Sa mère lui ébouriffa les cheveux en passant pour poser les assiettes.

Léopoldine descendit en trotinant.

Oscard mâchait son poulet en silence en feignant d'écouter les questions de ses parents sur sa journée au lycée. Oscard ne comprenait pas pourquoi ils s'acharnaient à toujours avoir des discussions vides, surgelées qu'ils réchauffaient à chaque repas, chaque moment.

Il ne comprenait pas pourquoi ils s'efforçaient d'instaurer une atmosphère tendue, comme s'ils ne se connaissaient que depuis quelques mois.

Il ne se rappelait pas avoir connu autre chose. Il avait depuis longtemps cessé de faire des efforts.

L'arrivée de Léopoldine avait réchauffée Oscard.

Et il attendait la fin du repas. Il attendait que sa mère l'envoie coucher sa petite sœur. Elle enfilerait son pyjama le plus vite possible, en se brossant les dents de sa main gauche, pour sauter dans son lit. Oscard irait s'asseoir à côté d'elle en écartant les peluches de son dos.

Oscard attendait la fin du repas dès que son réveil sonnait.

Ses parents diraient qu'il lui remplissait la tête de rêves puériles. Mais tout ce que ses parents ne lui avaient pas offert, il était décidé à l'offrir à Léa.

Et quand il voyait ses yeux s'allumer, son cœur se gonflait.

Il abreuvait l'esprit de la fillette de dragons, d'elfes, de fées, de lutins, de nains, de princes, de princesses et d'animaux qui parlent. Il faisait les bruitages, mimait des combats à l'épée contre des tyrans maléfiques et il ancrant un peu plus chaque soir ses rêves en lui et en elle.

Ces séances de contes lui faisait un bien fou à lui aussi, et quand il regagnait sa chambre, son vrai sourire, celui qu'il réservait uniquement à Léa, ne s'effaçait plus.

3.

Oscard se demanda si les briques noires des tunnels du métro étaient noires naturellement, si elles étaient peintes, ou salies par les gaz et la poussière.

Il se demanda si les gens pouvaient taguer jusqu'ici.

Peut-être qu'elles étaient peintes pour les cacher.

Il se dit que son père aurait qualifié ces réflexions de: «profondément inutiles et constituant une perte de temps non négligeable.».

Oscard délibéra seul dans sa tête et en vint à la conclusion qu'il n'était pas son père, et que s'il y avait bien une chose que ce dernier ne pourrait jamais contrôler c'était ses pensées.

Oscard se promit de réfléchir à des choses inutiles plus souvent.

Le métro s'arrêta à la station « La Madeleine ».

Trois hommes et une femme montèrent à bord de la rame. La femme et un des hommes s'installèrent devant la porte de sortie coulissante gauche.

Le type semblait avoir sous le bras droit ce qui ressemblait à un boîte à rythme et la jeune femme tenait dans sa main gauche un micro. Ils discutaient et Oscard se désintéressa d'eux pour tourner son regard vers les joints en caoutchouc gris de la fenêtre.

Il avait toujours une place près du carreau le matin parce qu'il montait à la première station de la ligne. Mais le soir il devait rester debout.

Oscard préférait le mercredi midi. En plus d'être la fin de la journée pour lui, le métro était beaucoup plus respirable. Il pouvait passer un trajet à côté de la fenêtre sans se dire qu'il allait passer 8 heures au lycée.

Or aujourd'hui on était mardi et il était 7h22.

Oscard s'enfonça un peu plus profond dans son siège.

La vieille dame assise en face de lui bougea elle aussi, attirant son attention.

Il la regarda plus attentivement. Elle avait un petit visage coloré avec des yeux bleus bien centrés au dessus d'un petit nez retroussé. Ses boucles grises étaient si parfaitement définies qu'elles paraissaient rigides, auréolant son visage. Sa coiffure semblait calculée au millimètre près. Elle avait l'air toute petite dans son grand caban violet qui descendait jusqu'au niveau de ses jambes, serrées contre son siège. Sur ses genoux elle serrait dans ses petites mains fines, blanche, plissées comme du cuir un mp3 rouge.

Oscard remarqua ce qui avait attiré son attention sur cette petite femme confortablement emmitouflée dans son grand manteau mauve et absorbée par son petit boîtier. Elle avait posé sur son brushing parfait un casque audio rétro et penchait sa tête d'avant en arrière de façon régulière. Elle avait sur son visage rose une expression curieuse et amusée qu'avait parfois Léopoldine quand elle coloriait. Elle ferma les yeux sans interrompre son oscillement et sourit.

Le métro s'arrêta de nouveau et une foule de jeans, de survêtements, de jupes, et de costumes s'engouffra dans le wagon. La femme et l'homme à la boîte à rythme se serrèrent un peu plus contre la porte lorsqu'elle se fut refermée. L'homme tapa trois fois du pied sur le sol elle commença à chanter avec la musique.

La chanson disait quelque chose à Osgard mais il était sûr de ne pas pouvoir se rappeler du titre.

« But you see it's not me,
it's not my family
in your head, in your head
they are fighting
with tanks, and their bombs,
and their bombs, and theirs guns
in your head, in your head,
they are crying
in your head, in your head,
Zombie, Zombie...»

Osgard tourna la tête pour écouter.

La grand-mère au manteau violet avait retiré son casque et elle écoutait avec un petit sourire béa.

Elle surprit le regard d'Osgard sur elle.

«Et vous jeune homme, qu'est ce que vous écoutez comme musique?

- Pardon?

- Qu'est ce que vous écoutez comme musique?

Osgard avait compris sa question. Simplement, jamais il ne se l'était posé.

Il repensa à la musique qu'écoutait son père le samedi après-midi.

Non, il ne l'aimait pas cette musique.

Il n'aimait pas ses vieux morceaux de rock qui grésillaient dans la chaîne Hifi et son père qui hochait la tête «Écoute Osgard, ça, c'est de la vraie musique! C'est pas comme votre brouhaha sans instruments!». «Votre»? Il parlait des adolescents.

Osgard pensa à la musique sans paroles que passaient dans les vestiaires de sport les autres garçons de sa classe.

Non, ce n'est pas cette musique qu'il aimait.

Il en déduisit qu'il aimait la musique à instruments et paroles qui ne soit pas le vieux rock de son père. Il réfléchit. Il ne connaissait pas vraiment de musiques de ce genre. Le Métro s'arrêta de nouveau. Les gens qui sortaient glissaient des pièces dans la casquette des deux musiciens. Osgard aperçu une affiche rouge et blanche collées au mur de carrelage.

**«Les plus beaux classiques de Jazz de Chuck Berry
par les Twins Brothers»**

Du Jazz. Ce n'était pas du rock. Il regarda la vieille dame.

- J'écoute... Chuck Berry? Oui, j'écoute beaucoup.

Elle lui sourit et hocha la tête en plissant les yeux, comme si elle voulait retenir le nom.

Le Métro s'arrêta une dernière fois. C'était son arrêt. Ocard se leva.

La grand-mère au caban souleva sa valise en pestant.

- Je vais la descendre pour vous si vous voulez, lui proposa-t-il.

- Oh vous descendez aussi ?

Il lui sourit et pris sa valise, violette elle aussi. Elle était incroyablement lourde bien qu'elle ne fût pas trop grande.

Il la posa sur le quai.

- Vous allez quelque part? demanda Ocard.

Il lui sembla voir un petit éclair d'excitation passer dans les petits yeux bleus de la dame. Elle avait sur le visage l'expression d'un enfant à qui on prévoyait une surprise.

- Oui..., lui dit-elle, mais je n'ai pas encore décidé où!

Ses yeux pétillaient. Ocard ne sut que répondre à ça.

- Bon voyage alors ...

Elle lui sourit et se cramponna à sa valise.

- Merci jeune homme!»

Elle s'éloigna dans son manteau trop grand.

Quand elle disparut parmi la foule de voyageurs pressés, Ocard se senti vide et rempli à la fois. Il se retourna vers le wagon et surpris son reflet dans la vitre grise.

Il souriait.

Pour de vrai cette fois.

Un sourire tout neuf qui ne s'effaçait pas.

4.

Le métro ralentit il s'immobilisa devant le quai de la station « La Madeleine ».

On était mardi, il était 8H03 et cette fois, Ocard était dans le sens contraire du trajet du lycée. Il n'était pas tendu et c'était ça qui l'étonnait. Cette vieille dame avait son caban trop grand et sa valise assortie avait déterré en lui ce qui n'avait jamais réussi à faire sortir. Lorsqu'elle n'avait plus été qu'une tâche pourpre dans l'infini grouillement de la station, Ocard s'était retourné et ce qu'il avait vu avait déclenché une réaction plus forte que toutes celles qu'il avait toujours tenté d'enfermer, d'écraser, de recouvrir d'affiches de publicités au plus profond de son âme. Persuadé qu'il ne s'agissait que d'une idée ridicule d'adolescent rebelle. La phrase de son père ricochait dans sa tête frappait contre ses tempes.

Et il se fit une autre promesse en réponse.

Toujours croire aux idées ridicules. Celles qui font honte, celles qui font rires, celles qu'on étouffe à grand coup de « perte de temps ».

Cette idée hurlait en lui, elle faisait grincer tout son être. Et au fond de lui, Ocard sentait se déchirer toutes les affiches, les tracts et les panneaux qui tapissaient les parois de son corps, qui l'empêchaient de penser, de crier, de pleurer et de rire.

Comme un carcan, un piège qui l'entravait de l'intérieur.

Et il avait courut pour attraper le métro qui remontait la ligne en sens inverse.

Le métro s'arrêta au terminus. Ocard se leva et descendit. Il avait courut pour passer devant la boulangerie. Sa maison sentait encore le café chaud. Il avait peur de voir sa décision faiblir mais fut rassuré. La voix dans sa tête continué de crier. Toutes les affiches qui recouvraient son corps se décollaient, se déchiraient et se froissaient pour petit à petit former un amas de copeau qui se consumaient. Il attrapa des écouteurs, pris ses papiers d'identité et laissa ses clés sur la table de la cuisine. Il s'arrêta la main sur la poignée.

Assis au bord du lit de Léa, il posa son sac et son blouson et regarda autour de lui. Les cris en lui s'atténuaient. Il vit Léopoldine le chercher dans la maison, l'attendre dans son lit ce soir. Il ne rentrait pas et il ne pourrait pas l'attendre pour lui expliquer

« Léa,
Je suis parti parce que je ne pouvais pas rester, mais je ne peux pas t'emmener.
Pardon.
Je voulais rester avec toi. Mais je vais revenir, promis.
Promis.
Ne montre pas ça à Papa et Maman. Je t'aime.
Je t'aime. Ocard »

Il plia le papier et le glissa dans la manche gauche de son pyjama. Il sortit de la chambre en s'essuyant les yeux. S'il s'arrêtait maintenant il ne partirait pas. Il resterait ici et ferait taire la voix dans son corps, il recollerait les affiches qui l'étouffaient. La porte claqua. La vie s'écoulait hors de lui maintenant que la couche de papier imperméable était partie en fumée.

Et le ciel pleurait aussi.

5.

Les yeux d'Oscard étaient secs mais ses joues étaient mouillées. Le plafond d'azote gris continuait de sangloter sur ses épaules et sur son visage. Oscard regardait les murs tagués de l'abri bus. On distinguait des slogans, des images derrière les lignes et les symboles de couleurs.

La pluie avait un peu effacé les lignes vertes qui barraient son tee shirt et ses baskets mais on les voyait toujours.

Et c'était ce qui importait à Oscard.

Qu'on remarque d'abord le trait qu'il avait tiré sur cette vie.

Et Chuck Berry chantant dans ses oreilles, il grimpa dans le bus.

Un mardi à 9h23.

En laissant derrière lui, des cendres et des copeaux de papier humides.